HAL
open science

Borges, le languaging, l'énaction et la submorphémie entre méditation linguistique et expérimentation poétique

Didier Bottineau

To cite this version:

Didier Bottineau. Borges, le languaging, l'énaction et la submorphémie entre méditation linguistique et expérimentation poétique. Federico Bravo. Approches submorphémiques de l'espagnol. Pour une poétique du signifiant, Presses Universitaires de Rennes, 290 p, 2022, Rivages linguistiques. hal-03092918

HAL Id: hal-03092918

https://hal.science/hal-03092918v1

Submitted on 30 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Borges, le languaging, l'énaction et la submorphémie entre méditation linguistique et expérimentation poétique

Didier BOTTINEAU
Interactions, Corpus, Apprentissages, Représentations
CNRS - ENS de Lyon

Sur la question du langage, Borges a tout dit, tout fait, et son contraire : le signe est arbitraire en ce que les mots des langues sont « igualmente inexpresivos » (*John Wilkins*), et pourtant, sur la langue imaginaire des Yahoos du *Rapport de Brodie*, on apprend que

> *Cada palabra monosílaba corresponde a una idea general, que se define por el contexto o por los visajes. La palabra nrz, por ejemplo, sugiere la dispersión o las manchas; puede significar el cielo estrellado, un leopardo, una bandada de aves, la viruela, lo salpicado, el acto de desparramar o la fuga que sigue a la derrota.*

Si nous transposions cette description du yahoo imaginaire à une langue bien réelle et parlée par Borges, par exemple l'anglais qu'il affectionne, nous pourrions obtenir la formulation suivante :

> Chaque submorphème pluriconsonantique correspond à une idée générale, qui se défini par le contexte ou les visages. Le submorphème sp- , par exemple, suggère la dispersion (*spread*, *disperse*) ou les taches (*spots*) ; il peut signifier le ciel étoilé (*star-spangled sky*, cf. la *star-spangled banner* américaine), un vol d'oiseaux (pas de mot en sp- pour le vol, mais côté oiseaux, *sparrow* = moineau et classe des oiseaux à envol rapide, *sparrowhawk* = épervier, *sparfell* en breton), la variole (*smallpox*, abbrévié *spox* en jargon militaire américain, terme figurant dans les inventaires terminologiques officiels et dans divers dictionnaires argotiques), le saupoudré (*sprinkled*), l'action de renverser (*spread*) ou la fuite qui suit la déroute (*speed away*).

A chaque acception du morphème lexical yahoo nrz, variable selon les contextes, correspond une unité lexicale anglaise munie du submorphème sp- (Bottineau 2008, 2012). Dans les études en linguistique du signifiant, en particulier celles inspirées du paradigme énactiviste en sciences cognitives, les submorphèmes sont, entre autres, ces noyaux consonantiques de niveau sublexical capables d'évoquer un kinème, un modèle d'action sensorimotrice incarné pertinent dans la constitution de l'invariant notionnel de l'unité lexicale. Le mot monosyllabique nrz tel que l'imagine Borges dans le lexique Yahoo est muni d'un invariant diffus, un motif phénoménologique incarné et relationnel sensorimoteur, dont la pertinence se précise et se déclare au gré des insertions notionnelles (dispersion, taches, variole, déroute…) exactement comme le submorphème sp- du lexique anglais évoque un kinème (la rotation rapide avec éjection, la centrifugation, la projection) dont le profilage s'ajuste au sein d'une notion lexicale, en anglais (*spread*, *disperse*, *spots*, *spangle*, *spox*, *sprinkled*, *spread*, *speed*) comme en espagnol (dispersión, salpicado, desparramar), compte tenu du fait que l'anglais, comme le Yahoo, est monosyllabique pour son phylum germanique (*spread*), mais polysyllabique pour son phylum roman (*disperse*), à l'instar de l'espagnol, qui admet des distributions de s-p sur plusieurs syllabes (salpicar). Apparemment, Borges a imaginé pour le Yahoo un lexique dont les signifiants lexicaux coïncident avec le potentiel évocateurs des submorphèmes germaniques et romans pour les langues existantes qu'il pratique ordinairement, l'espagnol pour la langue rédactionnelle et l'anglais pour la langue inconsciente qui semble épouser sa démarche avec une fidélité troublante. Les Yahoo eux-mêmes, ainsi surnommés par le prêtre du fait de leur vitalité, mais nommés *Mlch* dans leur propre langue, portent un nom correspondant à la séquence submorphémique m-l-k (éventuellement affriqué pour k) constitutive des mots

désignant le lait (*milk*, *malako* en russe, *Milsch* en allemand) et retraçant le parcours du liquide depuis les lèvres (m, avec nasalisation pour respirer) jusqu'à la gorge (g) en passant par la langue (l) : les Mlch ont nom l'allaitement, ils peinent à se libérer, ils sont le matin de l'humain, du langage, de la pensée, du monde à énacter (et toute leur ontologie dans le conte peut se lire dans cette perspective) ; les Yahoo sont de grands enfants, et le signifiant articulatoire par lequel ils auto-désignent en boucle réflexive la mandication par laquelle ils accèdent à une conscience d'eux-même sert d'amorçage à une ontologie intégrale. On est dans l'obligation d'envisager un détournement du submorphème vers une baguette magique poétique et poïétique.

La démarche, que Depaz Toledo (2000) qualifie de « conjuntista intencional » avec signifié articulé en compréhension, est radicalement inverse à la celle de la taxonomie du langage analytique (compositionnel et classificatoire) de John Wilkins, tentative alchimique de mimer des atomes et des molécules de monde (plus exactement des qualia et des indices peirciens) par des atomes et molécules et de signifiant (des lettres et des syllabes qui composent le signifié par strates successives de signifiance), paroxysme parodique du paradigme cognitiviste dont Borges dénonce la naïveté, en cohérence avec son intérêt pour le scepticisme de Mauthner (le langage comme ensemble de symboles « arbitraires » incapable de rendre justice à l'expression du réel, cf. Echavarría Ferrari (1980b), Dapía (1999), Báez (2001) ; Soberón (2006) relie cette approche au lexique selon Nietzsche et le « double saut métaphorique » réel – concept et signifié – signifiant, même si Borges n'est censé avoir lu que Mauthner, disciple de Schopenhauer). Dans son écriture et sa réflexion sur la production du sens, l'énonciation philosophique et poétique, Borges, suivant Wittgenstein (Almeida 1997), se concentre aussi au rôle de la prosodie, la juxtaposition et de la conjonction.

Alors que se passe-t-il au juste ? Borges ne fait-il qu'explorer les facettes d'une théorie de la signification inspirée d'auteurs philosophiques classiques (Depaz Toledo 2000), et/ou développe-t-il une poétique du signifiant linguistique subrepticement sous-tendue par une dynamique telle que celle décrite par la linguistique du signifiant énactive (ainsi nommée par Marine Poirier dans sa thèse : Poirier 2019) ? Se laisse-t-il « agir » au gré de son imaginarium langagier expérimental à la manière d'un Vassili Alexakis se laissant imprégner des Mots Etrangers en tant que personnages vivants et agissants ? A quelle expérience empirique (experience) et intellectuelle (experiment) s'adosse cette créativité ludique, à quoi aboutit-elle, et, peut-être, que nous dit-elle des idées de Borges sur le langage, autre que le considérable volume d'idées déjà explicité et analysé sur la question par la littérature critique existante ?

Pour tenter de circonscrire quelques tendances en la matière, on posera ici la question du langage, des langues et de la parole telles que Borges les mobilise et met en action en certains moments remarquables de son œuvre littéraire. On interrogera la notion de langue (lengua et idioma), de lexique, submorphémie et morphosyntaxe (le yahoo, les langues imaginaires de Tlön), la créativité sémantique et ontologique (les mondes tlöniens), les idiosyncraties subjectives (Funes et la mémoire), la socialité (les dialectes, la langue comme « sistema de citas » (*Utopía de un hombre cansado*)et les mots comme « símbolos que postulan una memoria compartida » (*El Congreso*)), le rapport à l'écriture (la Biblioteca de Babel) et aux sources énonciatives, humaines ou non (la escritura del dios) en portant un regard de type énactiviste sur la question du langage : plus exactement, sur le languaging (le lenguajear), terme forgé par le neurophénoménologiste chilien Maturana, fondateur avec Varela du paradigme de l'énaction en sciences cognitives, dont on va préciser l'esprit.

Toutefois, précisons d'emblée que l'on ne cherchera pas à faire de Borges un linguiste exprimant une théorie cachée, mais un écrivain confronté à une série de problèmes qui l'intéressent et le font vivre (point de départ de Herrera Montero 1986). Borges est avant tout un auteur qui ressent, explore, recherche, invente, crée, joue à l'alchimiste, mélange les produits pour voir, sentir et comprendre ce qui va se passer, et surtout il joue, et se joue de son lecteur :

en faisant décrire un peuple aux mœurs délirantes (les Yahoos) par un prêtre dont les préconceptions ne le sont pas moins (*Brodie*), en se contredisant avec une autodérision magistrale (*Ulrica* : « Oí de pronto el lejano aullido de un lobo. No he oído nunca aullar a un lobo, pero sé que era un lobo ». ; *El libro de arena* : « Afirmar que es verídico es ahora una convención de todo relato fantástico; el mío, sin embargo, es verídico. ») On n'essaiera donc pas de prendre au sérieux un Borges linguiste qui n'existe pas, mais on le fera avec le Borges écrivain, créateur, observateur et joueur qui, manifestement, s'aventure à une poétique du signifiant et de la signifiance, des langues générales à la submorphémie lexicale.

Langues, lexiques, catégorisations, perçaction

Derrière le mot « langue » se cachent des acceptions et conceptions très différentes selon que l'on parle du système construit par le linguiste, du domaine d'activité pratiqué par le locuteur dans sa vie courante et son devenir personnel, ou encore de l'uniforme distinctif qu'un dirigeant fait adopter par la communauté qu'il verrouille et engage dans une dynamique identitaire et éventuellement un antagonisme historique, politique et social. Le fait déroutant chez Borges et qu'il en dit et fait beaucoup sur les « langues », mais en changeant implicitement d'acception, en sorte que : au plan linguistique, la diversité des approches théoriques est comme intégrée à l'ensemble des discours et pratiques borgésiennes ; et donc, au plan poétique, l'expérimentation littéraire rpoduit des effets inattendus du fait même de cette hétéronéité.

La langue comme système abstracteur et abstrait

La « théorie littéraire » habituellement attribuée à Borges (Luna Escudero-Alie 2002 : le langage comme paraphrase de la réalité, le relativisme, le réel impénétrable et labyrinthique, le langage poétique comme effort d'efficacité) serait que le langage dans son abstraction classificatrice a quelque chose de déficient quile rend inapte à rendre justice à la finesse de la « réalité » et de la « pensée », aussi le travail de l'écrivain est-il d'imposer au langage et à la langue une réflexion et une expérimentation créatrice qui engendre des mondes imaginaires et intellectuels impensables dans la « réalité » et inaccessibles par un langage non travaillé (Walde 1985) avec une démarche souvent subversive (Martínez 2019). L'approche fait sens, mais elle peut sous-estimer l'intégration réciproque de ces trois pôles réalité, langage et pensée, à la fois occultée par les termes utilisés par Borges lui-même et dévoilée par les définitions ambiguës qu'il en donne et met en pratique expérimentale. Dans le livre précoce *El tamaño de mi esperanza* (1956), Borges part d'une conception du langage comme appareil cognitif organisateur de la pensée par simplification, catégorisations, épuration, stylisation de la « réalité » hétérogène, continue, complexe, indécoupable. Cette conception coïncide avec celle défendue par Pottier, qui cite cet extrait (2000, 36) en le présentant comme le résumé de la vision de Brunot (*La pensée et la langue*, 1936) :

Dans cette même perspective, Ferdinand Brunot écrivait : « Les formes du langage, si nombreuses qu'elles soient, sont toujours en quantité bien moindres que les formes de la pensée » (*La pensée et la langue*, Paris, 1936, p. XVI).

José [sic] Luis Borges résume ainsi cette vision : « El lenguaje es un ordenamiento eficaz de esa enigmática abundancia del mundo. » (*El tamaño de mi esperanza*, Barcelona, 1994 [1960], p. 46). Tout ceci paraît limpide, mais pose un problème d'interprétation. *Lenguaje* : *langage* (*lenguaje*) ou *langue* (*lengua, idioma*) ? Borges attribue ici au « langage » une propriété classificatoire qui est celle du lexique de chaque langue, attribuant à la faculté humaine une dynamique en fait matérialisée par les systèmes développés par les communautés. Cet amalgame est celui que fait justement le terme anglais *language*, langue de pratique et d'affection chez Borges, et on peut soupçonner que cette définition initiale ait été infléchie par un emploi anglicisé de *lenguaje*, raccourci toutefois non nécessairement motivé par l'anglais, puisqu'on le trouve à l'identique chez Brunot et Pottier, mais pas chez Guillaume, qui définit

les langues (et non le langage) comme systèmes de représentations structurant le pensable sous systématisation (quoi que l'on puisse mettre derrière cette formulation quelque peu ésotérique). Précisions aussi que Bruno parle de « la pensée » (et Guillaume du « pensable »), mais Borges et Pottier du « monde », ce qui change tout, à moins que le monde et l'homme lui-même ne soient pensée, direction que l'on trouve depuis toujours (Apparence et Idée dans le dualisme platonicien, qualia chez Peirce (Martell 2002), perçaction chez Berthoz, on y reviendra). En fait, chacun interprète la citation dans le sens de ses intérêts et alimente son exégèse de ses préconception, comme dans cet extrait de l'article de Nicolás Sosa Baccarelli « Borges y el lenguaje autopoiético » (24 juin 2011)[1] :

> *El término* autopoiesis *(derivado del griego autos- poiein: auto-producir) designa el proceso por el que un sistema se auto-produce y auto-reproduce y ha sido introducido en la discusión teórica por los biólogos chilenos Maturana y Varela. Tuvo su renombrado empleo en las ciencias sociales por Luhmann. Recientemente ha tenido una aplicación en el derecho penal, de la mano de un jurista mendocino y amigo, el Dr. Carlos Parma, un conocedor de Luhmann y de Borges.*
>
> *Si acotáramos el proceso de auto-generación del lenguaje a una mera "autoreferencialidad", ya se hubiese extinguido. Somos nosotros, los usuarios, los que alimentamos esa auto-producción, pues estamos "dentro" del lenguaje y, al mismo tiempo, somos productos de él.*

Cette idée de l'extinction repose sur une erreur. Pour Borges, le langage n'est ni le système formel des langues (lexiques et grammaires), ni la somme totale des écrits attestés ou possibles (dont la sommation aboutit au non-sens de la Bibliothèque), mais l'usage intégral (Prieto Fernández 2013, 162), la totalisation imaginaire et inaccessible de l'ensemble des vécus humains dans l'interactivité incarnée, d'où l'importance de la prise en charge de l'energeia langagière dans l'expérience subjective sous toutes ses formes constituants, de la pratique des dialectes à la création littéraire en passant par la lecture de textes et le décryptage des langues. Sosa Baccarelli parle du *lenguaje* (langage ou langue confondus : une abstraction concernant l'espèce humaine et une abstraction linguistique de niveau communautaire), alors que pour Maturana c'est le languaging (lenguajear) qui est autopoïétique, ce qui change tout. Le mot languaging réintroduit dans language par le suffixe –ing l'idée d'une activité humaine, incarnée par les agents subjectifs individuels, réalisée dans l'interaction qui matérialise la communication et ce qu'elle implique : la communication, la co-construction de projections coordonnées à partir de mémoires passées et lectures présente confrontées, et l'émergence de l'autonomie épistémique et pragmatique des sujets en instance de concertation. Le languaging est un système de coordination réalisé par des structures (les langues en tant que routines et pratiques) régulant l'interactivité (la parole, le dialogue, la conversation, l'assistance langagière à l'action courante), à la fois biologique (il mobilise les corps en activité biomécanique vivante et consiste à faire sens par la reprise biosémiotique des effets perceptuels de l'engagement moteur), social (il structure l'interactivité, l'inscription participative de l'agent semi-autonome et créatif), évolutionnaire (en changeant, le languaging fait co-évoluer les communautés, leur manière de se tisser un Umwelt comme réalité pensée en tant que terrain d'action).

Dans le terme languaging, le suffixe *–ing* est porteur à la fois ce cet engagement agentif et de la mise en durée des processus aux différentes échelles temporelles (parole en cours, apprentissage individuel, historicité collective), il restaure ce que disait déjà le –age de langage (agir avec sa langue en tant qu'organe, cf. la manducation de la parole chez l'anthropologue Marcel Jousse, sans oublier l'organon aristotélicien, le corps vivant comme instrument musical improvisant ses propres mélodies, celles-là même dont l'écoute fait penser, conjointement en parole ou isolément en cogitation intérieure réflexive, cf. Quelqu'un à qui parler (Rosenthal 2019)) ; en espagnol, languaging est dit *lenguajear* par Maturana (Poirier 2019), évoquant à la fois l'expérience oscillatoire de la parole (cf titubear, bambolear,

[1] http://www.correveidile.com.ar/2011/06/24/borges-y-el-lenguaje-autopoietico/

tambolear, ou pitufear « schtroumpfer », distinct de pitufar (les deux traductions existent en espagnol, et font distinction), mais aussi l'interactivité (le languajear comme principe dynamique pendulaire, matérialisé mécaniquement par les participants interactifs qu'il mobilise en alternance), encore que l'on peut se demander si lenguajear se découpe lenguaje-ar ou lenguaj-ear (phénomène typique de coalescence ambiguë avec émergence métasubmorphémique telle que la décrit Poirier 2019 dans sa thèse sur la phénoménogenèse du « signe » linguistique par ses performateurs et observateurs). Le languaging étant un système social autopoïétique (Luhmann 1990) réalisé par les interactions biomécaniques matériellesment vécues, vectrices d'engagement, de production de sens et d'orientation communautaire identitaire fédératrice (Echavarría Ferrari 1980a et Thon 2010 sur l'impact de l'écriture borgésienne sur l'image culturelle de l'identité linguistique argentine), son autoréférencialité engage la vie même et vectorise son devenir historique : l'idée de l'autogénération d'un système de « langue » déconnecté de la vie et du monde est un contresens qui repose sur la confusion initiale language / languaging in the first place. Reprenons le passage en question, dans son intégralité cette fois, et en partant du principe que « el lenguaje » s'applique en fait à « una lengua » ou « cada lengua ».

> El mundo aparencial es un tropel de percepciones barajadas. Una visión de cielo agreste, ese olor como de resignación que alientan los campos, la acrimonia gustosa del tabaco enardeciendo la garganta, el viento largo flagelando nuestro camino, y la sumisa rectitud de un bastón ofreciéndose a nuestros dedos, caben aunados en cualquier conciencia, casi de golpe. El lenguaje es un ordenamiento eficaz de esa enigmática abundancia del mundo. Dicho sea con otras palabras: los sustantivos se los inventamos a la realidad. Palpamos un redondel, vemos un montoncito de luz color de madrugada, un cosquilleo que nos alegra la boca, y mentimos que esas tres cosas heterogéneas son una sola y que se llama naranja. La luna misma es una ficción. Fuera de conveniencias astronómicas que no deben atarearnos aquí, no hay semejanza alguna entre el redondel amarillo que ahora está alzándose con claridad sobre el paredón de la Recoleta, y la tajadita rosada que vi en el cielo de la plaza de Mayo, hace muchas noches. Todo sustantivo es abreviatura. En lugar de contar frío, filoso, hiriente, inquebrantable, brillador, puntiagudo, enunciamos puñal; en sustitución de alejamiento de sol y profesión de sombra, decimos atardecer.

« El mundo apariencial », ce n'est pas « el mundo aparente » : c'est le monde en tant qu'apparition produite par le corps vivant par ses moyens propres, l'Umwelt de von Uexküll 1934 (Mondes animaux et mondes humains), la cognition incarnée de Noe (2004). Berthoz (2011) nomme perçaction le processus vivant par lequel le corps humain produit sans le savoir une apparition de monde réel que la conscience prend pour monde apparent, manifestation visible et matérielle *réelle* d'un monde invisible que je qualifierai de *réal*, le noumen kantien, le monde en soi, le X-monde inaccessible et inconnaissable (Bottineau 2010, Bottineau et al. 2017, Grégoire et al. 2017) autrement que par une construction intellectuel d'ordre philosophique (l'Idée platonicienne, de ideia : vision assumée comme créée) ; la perçaction également être qualifiée de fata morgana (superposition de mirages produisant une vision avec impression de matérialité) produite par la Fata Morgana (la Fée Morgane, dont le chant fait émerger du sommet du nuage un château « apparentiel » et, surtout, matériel) : la perçaction est un « apparitionnage matérialisateur » qui se refoule lui-même, qui « s'inconnaît », et donne à voir un monde objectif matériel assumé comme autonome, indépendant de sa synthèse par le corps propre, et donc, prédonné en ce sens. Il faut distinguer la *réalité* en soi, intrinsèquement inaccessible, mais simulable dans le monde vécu par les humains en y introduisant une terminologie (« réalité ») et un contenu (Idée platonicienne, ou monde relativiste quantique dans le cadre d'une physique théorique instrumentée conceptuellement et techniquement) ; et la *réelité* humaine, l'environnement vécu, ce monde expérienciel « apparientiel » (la fata morgana) synthétisé par la perçaction automatique (qui s'ignore), et complété, modifié ou augmenté par une technique complémentaire de conceptualisation : le langage (action de la langue), capable de faire advenir une réelité supplémentaire distincte, apte à référer à la première, la commenter, l'interpréter. Le « langage » dans la définition de Borges, discontinu,

opérateur de distinctions par catégorisations, est l'outil simplexe par excellence (Berthoz 2009) : la simplexité est la propriété de système vivant complexes qui, confrontés à un monde lui-même complexe, résolvent par avance le problème de l'interaction en créant une impression de simplicité, d'aisance, d'ergonomie, d'hospitalité, de convivialité). Dans son principe, le langage met de l'ordre dans cette réelité continue, impressive, hétérogène, multimodale, de temporalité non séquentielle, par un arsenal de distinctions catégorisatrices ; dans la pratique, chaque langue est un arsenal spécifique, propre à une communauté, porteur de distinctions originales et spécifiques, et à ce titre générateur d'un Umwelt profilé, comme le pressent l'hypothèse Sapir-Whorf à sa manière. Et surtout, cette réelité est elle-même déjà construite (« la luna misma es una ficción » : indépendamment du langage, la lune que je vois réelle est autre chose que la « lune réale »).

Se pose alors la question : Borges pratique-t-il un whorfianisme radical ? Le monde « apparientiel » est-il converti en « réalité » par le découpage lexical induit par une langue, comme le suggère le passage « los sustantivos se los inventamos a la realidad » ? Oui et non. L'équation monde physique objectif = réelité = synthèse de la perçaction = fata morgana = spectacle matériel synthétisé par la perçaction suppose de la part du corps vivant un travail lui-même ordonné et constitutif de cladssification :

> *Para ver una cosa hay que comprenderla. El sillón presupone el cuerpo humano, sus articulaciones y partes; las tijeras, el acto de cortar. ¿Qué decir de una lámpara o de un vehículo? El salvaje no puede percibir la biblia del misionero; el pasajero no ve el mismo cordaje que los hombres de a bordo. Si viéramos realmente el universo, tal vez lo entenderíamos.* (There are more things)

Ceci est purement merleau-pontyen: voir, c'est savoir faire, « s'avoir-faire ». La vision par l'oeil est motrice, l'oculomotricité balaye le champ visuel pour « cueillir » les signaux optiques et en construire des formes qui résultent en partie de sa propre motricité balayante ; et l'oculomotricité se contextualise dans un corps lui-même moteur (respiration, rythme cardiaque, motricités de bas niveau nerveuse et neuronale, motricités de haut niveau : préhension manuelle, locomotion bipédique, et aussi… manducation alimentaire et langagière). Berthoz 1996 (le sens du mouvement) rappelle que l'activité neuronale qui constitue l'image vécue dans le champ perceptuel s'appuie à 85% sur la convocation des modèles gestuels pertinents pour que l'image résultantes, par exemple el sillón de Borges, soit porteuse de la mémoire des actions modèles associées, que Gibson 1976 nomme *affordances* (possibilités, faisabilités) (dans un paradigme calculatoire et désincarné, mais il parle bien de la même chose) : les affordances sont l'enregistrement incarné des comportements mémorisés dont les schèmes moteurs sont intégrés à l'image de manière à constituer une réelité intrinsèquement porteuse de sens, le « sens » en question étant l'anticipation ou le programme potentiel des actions réalisables et des interprétations projetables (axiologie, valeurs partagées, références culturelles). Et donc, en effet, « le siège présuppose le corps humain » : non pas l'objet en soi (la « réalité » du siège, pure fiction imaginaire au même titre que « la luna », mais l'objet *réel* imagé par la perçaction, le fauteuil en tant que fata morgana synthétique, sa réelité en tant qu'image chargée d'affordances incarnées, mémorielles et prédicatives (selon le rapport husserlien de réversion rétention / protension). Cette approche résout les apories des qualia peirciennes et témoigne chez Borges d'une sensibilité résolument phénoménogénique et énactivisante avant l'heure. En outre, il faut préciser que les modèles gestuels invisibles intégrés à l'image synthétique de l'objet « réel » sont normatives, sélectionnées par les pratiques contraignantes de la communauté (on s'assied sur une chaise, on ne monte normalement pas dessus), et que ces pratiques, sont explicitées par, justement, les interactions verbales (la mère à son enfant : « assied-toi sur ta chaise », « ne monte pas sur la chaise »). Autrement dit, les objets visuels portent la mémoire de ce qu'on leur fait et surtout du dire qui en accompagne la fréquentation et détermine normativement les « faisabilités » dans un monde social où des

experts (les parents) initient les profanes (les enfants) qui s'y incluent participativement à la manière d'apprentis progressivement initiés à la caste des maîtres. La boucle est bouclée : l'objet visuel porte la mémoire programmatique de modèles culturels contraignants d'action humaine, mémoire indissociablement liée à l'enregistrement des *procédures* (*mémoire procédurale* dans le modèle de Tulving en psychologie cognitive) que les interactions verbales accompagnatrices ont d'abord fait enregistrer comme *mémoire sémantique*. Les objets portent une mémoire dialogique, une mémoire sémantique discursive dont les épisodes refoulés constituent une mémoire procédurale adossée à du languaging refoulé, le *languaging fantôme* (Bottineau et al. 2017). Pour cette raison, la réelité visualisée (imagée), synthèse guidée par l'action y compris verbale, est effectivement porteur de spécifications verbales cachées, ancrées dans du discours occulte : la perception est en partie guidée par le discours normatif par une communauté dans une langue donnée, et ce discours mobilise des « mots » en tant qu'opérateurs de distinction et catégorisation normative ; autrement dit, un whorfianisme relatif et incarné est à l'oeuvre chez Borges : « el mundo es un libro ».[2]

Langues et expérimentations

Funes et la mémoire

Cette conception va en partie guider le jeu d'expérimentations à la fois intellectuelles et ludiques que Borges réalise à travers les langues imaginaires qu'il crée. Dans Funes et la mémoire, avec le lexique atomistique, Borges s'en prend au principe de catégorisation, ce facteur d'abstraction généralisatrice qui gêne tant le poète dans sa quête de précision et de finesse :

> *Locke, siglo XVII, postuló (y reprobó) un idioma imposible en el que cada cosa individual, cada piedra, cada pájaro y cada rama tuviera nombre propio; Funes proyectó alguna vez un idioma análogo, pero lo desechó por parecerle demasiado general, demasiado ambiguo. En efecto, Funes no sólo recordaba cada hoja de cada árbol de cada monte, sino cada una de las veces que la había percibido o imaginado*.

Le signifiant funésien ne respecte pas la perçaction : du côté de la visualisation, Funes « synthétise » chaque objet en tant qu'épisode instantané, se détournant de la récupération d'acquis sensorimoteurs non langagiers et langagiers (les affordances, dont celles prescrites par le languaging fantôme), ce qui empêche à la fois de relier l'épisode à un phylum et de le profiler dans les termes culturels normatifs de la collectivité : ni catégorisation, ni scialité. Et donc, le lexique funésien est purement descriptif, idiosyncratique, inutile pour la coordination communicationnelle, et cognitivement étouffant. Il rappelle les formes d'autisme non langagier les plus graves, celle où le sujet est non seulement incapable de parler (épiphénomène spectaculaire et traumatisant du fait des implications sociales pour les parents, mais épiphénomène seulement), mais incapable de « perçacter » l'objet en tant que complexe muni d'affordances socialisées : il voit le ballon, mais le ballon ne se lui déclare pas en tant qu'objet que l'on lance, reçoit, ni en tant qu'objet accompagné de languaging fantôme prescripteur de modèles d'action participative (« Penalty ! ») ; on a beau lui lancer le ballon, ce sujet n'anticipe pas le ballon en tant que projectile possible. On a beau s'adresser à lui, il ne nous construit pas en tant que corps parlants et agissants ni en tant que partenaire : les présences perçactées à vide ne lui inspirent rien, et toute intervention extérieure le surprend et lui fait vioence, y compris celle de son corps propre, qui ne peut pas être structuré (sa propre main peut le faire sursauter : l'interaction n'était pas prévue). D'une certaine façon, Funes est la simulation d'un autisme radical précis, celui fondé sur un déficit complet de la perçaction ; mais au lieu d'aboutir à une improductivité langagière, Borges teste la direction inverse : un lexique acatégoriel et entièrement dédié à l'encodage d'impressions instantanées, une parodie de langage descriptif,

[2] Sur ce que cette position de Borges reprend de Schopenhauer, cf. López 2016, 131-132.

en quête impuissante d'exhaustivité compte tenu du caractère continue de la réelité visuelle. La tentative d'un lexique poétisé par collage aux détails de la réelité et de la mémoire se solde par un échec cognitif et social cuisant.

Les langues de *Tlön*

Tlön explore une tout autre direction. On sait que le dédoublement spéculaire par la rencontre miroir / encyclopédie / idéalisme immatérialiste est au cœur du récit, et l'enjeu est de comprendre comment un carrefour d'influences et d'inspirations liant la vie réelle (la cécité et la créativité compensatoire[3]) et les sources littéraires et philosophiques (notamment l'existentialisme de Schopenhauer : López 2017). Cordero (1990) trouve dans l'imaginaire tlönien la description du monde réel (la réelité) tel que le perçoit Borges (perçaction) devenant aveugle, et le recours au langage comme unique medium permettant la production la production d'essence sémantique en guise de suppléance à l'empirie défaillante. Il est certes pas exclu que le vécu personnel ait contribué à inspirer cette fiction, mais l'amorce de la narration attribue tout de même la découverte de Tlön au croisement d'un miroir et d'une encyclopédie, l'un et l'autre « s'accomodant » mal de la cécité, aussi importe-t-il de s'intéresser à la manière dont Tlön explicite dès son incipit le processus moteur de sa propre croissance, la réflexion mutuelle de deux principes de spécularité, l'un matériel (le miroir), l'autre textuel (l'encyclopédie) et langagier : avec l'article de l'encyclopédie, puis la parole de la secte à travers les rapports et documents cités, la parole invente Tlön de l'extérieur ; avec la description et mise en œuvre des langues du monde Tlönien, cette réelité poursuit son invention verbale de l'intérieur, tel un système dont l'activité génère ses composantes, à commencer par la composante génératrice elle-même, le languaging réalisé par la diversité de ses langues (Tlön possède une typologie de langues naturelle, différenciée selon les hémisphère, avec une grande plausibilité ontologique). Tlön met en scène la manière dont un specularium langagier prend son indépendance et invente un monde selon une dynamique qui échappe à ses acteurs et, en filigrane, à son auteur : ce monde précipite une succession de formes de languaging en un agent autonome, autopoïétique.

Le conte applique avec un humour méthodique et froid les préceptes d'un idéalisme berkeleysien radical : si la réelité est perçactée, alors la réalité censée se cacher derrière le rideau de l'apparentialité, comme monde en soi, n'existe pas ; derrière le masque, ne se cache rien, et donc, créer le masque, c'est créer le monde. Cette construction intellectuelle provocatrice et perturbatrice menace l'énaction elle aussi, et on lui a souvent reproché son « solipsisme ». En fait, il ne faut pas oublier que la clôture opérationnelle constitutive du « domaine consensuel d'interactions » par lequel une espèce réalise sa réelité et son umwelt matériel est en fait un système holistique *ouvert* admettant continuellement dans sa structure l'effet de signaux venant de l'extérieur, qu'elle n'énacte pas intrinsèquement (et dont elle ne tire as une « information » shannonienne) mais qu'elle prend en compte et auxquels la structure autopoïétique vivante va continuellement s'adapter en intégrant (mémorisant) des traces et enregistrements

[3] Ceci fait écho à l'importance prise par la « Force Dynamics » de Talmy 2000 en sémantique cognitive à mesure que se développe sa maladie dégénérative rétinienne et la cécité croissante qu'elle occasionne, alors que le reste de la linguistique cognitive américaine est connue pour son caractère schématique (Langacker en particulier) et la posture spectatorielle implicitement attribuée au sujet cognitif (et répliquée par le linguiste modélisateur de systèmes au niveau métacognitif) face à un monde qu'il observe comme virtualité immatérielle sans y envisager l'engagement actoriel. La question de l'engagement, à la racine de la critique énactiviste du paradigme cognitiviste, est aussi à la racine de la démarche de Talmy et de la poétique de Borges (sa critique du langage et les corrections envisagées), peut-être dans les deux cas avec un rapport à la cécité, révélatrice de l'inconnaissance (« I stumbled when I saw » : Gloucester, dans Shakespeare, *King Lear*, IV, 1, 17-19, avec dans *stumbled* « trébuchais » les submorphèmes st (arrêt) et bl (basculement) et le cognème T (prétérit, révocation), et dans *Gloucester*, gl- (lumière) et st- (arrêt), cf aussi k-l (lumière) distribué et éclaté dans *King Lear*, comme l'œuf du fou rompant le royaume (*Nuncle, give me an egg, and I'll give thee two crowns*, I, 4) et appelant le roi *nuncle* (N + cl-, ne voit pas, aveugle, *aveugle* lui-même avec le même submorphème).

d'interactions passées de manière à développer un système d'anticipation qui pré-adapte l'individu et le groupe à des situations ultérieures. D'où ce paradoxe : chez l'humain, la réelité (le « monde apparentiel ») est épistémiquement fallacieuse en ce qu'elle ne produit pas une image mimétique ou iconique de la réalité (le monde en soi : molécules, atomes, ondes, champs, photons, matière noire, énergie noire… une impratiquable et invivable dystopie), mais pragmatiquement vertueuse, en ce qu'elle livre un monde simplifié, intelligible (un *opéracle*, un prêt-à-agir, un théâtre offert à l'engagement chez Merleau-Ponty), hospitalier, convivial et rassurant (*user-friendly*), simplexe au sens berthozien (= réduisant par avance le problème insurmontable que poserait la perçaction intégrale du monde en soi, la réalité au sens strict). C'est toute l'ambiguïté du monde mensonge (ment-songe), du verbe « mentir » chez Borges, de la vie conçue *sueño* chez Calderón de la Barca : la réelité est la seule apparence possible et nécessaire, la seule vivable, et pour qu'elle soit acceptable comme « réalité » indépendante, il faut qu'elle s'ignore en tant que synthèse, qu'elle « s'inconnaisse » pour ce qu'elle est, d'où l'importance du refoulement de la perçaction, rendue possible par l'absence dans le système cortical de terminaisons nerveuses sensibles qui détecteraient sa propre activité et porteraient à la conscience l'attention et la connaissance du cortex en tant que générateur d'elle-même. Comment croire en soi et en le monde si l'on ressent le cerveau comme simulateur de réalité et inventeur de réelité ? Et, une fois énactivisée notre pensée, comment poursuivre ? En admettant que la réelité est efficacement contrainte et que sa créativité, certes fallacieuse, est pertinente. Chez Descartes, il est envisagé qu'un Mauvais Génie fasse imaginer au sujet un monde contrefactuel, y compris le corps propre et les sensations. Dans le film Matrix, le mauvais génie est matérialisé par la machine, ce réseau liant des cocons emprisonnant les corps humains à un ordinateur synthétisant un rêve assumé comme réalité matérielle, la réelité. Dans la perçaction vivante, le génie créateur (tautologie) est, précisément, le corps, et ce génie invisible est « bon » en ce qu'il produit une fata morgana pertinente (vitalement efficace) et éthique (génératrice de bien-être) bien que, techniquement, falllacieuse par rapport à un objectif épistémique, qui de fait n'est pas la condition du vivant, quoi qu'en pensent le cognitivisme.

C'est à ce contrat cognitif entre corps (dont le cerveau) comme bon génie occulte et la conscience (comme impression d'un esprit immatériel contrôlant un corps ressentant et agissant dans un monde spatio-temporel matériel) que s'attaque Tlön. La secte de savants estime en effet qu'il n'y a de « réalité » que la réelité produite par l'esprit et qu'il est donc possible de l'infléchir, voire d'en créer une radicalement une nouvelle, rien que par l'activité langagière. Dans Tlön, la parole devient le chant de la Fée Morgane (Morgana : mor « mer » + kan « chant » = sirène en breton), cette mélodie de l'organon qui, a elle seule, fait advenir le monde. Par suite, les langues parlées sur Tlön vont être « décrites » en y repérant des propriétés qui démentent tout lien à une réelité qui serait adossée à une réalité, et qui au contraire exécutent de manière performante la « réelisation » du monde vécu. Ainsi, les objets vécus comme la lune sont synthétisés par une agglutination impressive de ce qui correspondrait à des adjectifs ou des verbes prédicatifs dans nos langues, et selon un modèle morphosyntaxique rappelant des langues polysynthétiques :

> *Por ejemplo: no hay palabra que corresponda a la palabra luna, pero hay un verbo que sería en español lunecer o lunar. «Surgió la luna sobre el río» se dice «hlör u fang axaxaxas mlö» o sea en su orden: «hacia arriba (*upward*) detrás duradero-fluir luneció». (Xul Solar traduce con brevedad: «upa tras perfluyue lunó». «*Upward, behind the onstreaming, it mooned.*»)*

Si le "substantif qui en résulte paraît stabiliser une catégorie notionnelle susceptible d'héberger un ensemble d'objets matériels robustes, c'est le fait du hasard (avec ici une bonne dose de mauvaise foi amusée dans le propos) : « *En el caso elegido la masa de adjetivos corresponde a un objeto real; el hecho es puramente fortuito* ».

Le thème de la mauvaise foi était annoncé par la « fundamental vaguedad » qualifiant l'imprécision (et l'auto-référence circulaire) des repères géographiques donnés pour Uqbar au début de l'article de l'encyclopédie, sans parler de l'éventuelle ironie de l'auteur, dans le cas où la *vaguedad* en question serait la projection au sein même du discours créateur de Tlön du flou perceptuel que vit l'auteur quasiment aveugle dans la vie « rélle » telle que nous l'énactons (et en ce cas, la prise en compte de la cécité comme paramètre de perçaction réapproprié en principe poétique prend tout son intérêt). Divers chemins de créativité conceptuelle verbalement assistée peuvent converger sur des productions terminales analogues :

> *En los [idiomas] del hemisferio boreal (de cuya Ursprache hay muy pocos datos en el onceno tomo) la célula primordial no es el verbo, sino el adjetivo monosilábico. El sustantivo se forma por acumulación de adjetivos. No se dice luna: se dice aéreo-claro sobre oscuro-redondo o anaranjado-tenue-del cielo o cualquier otra agregación.*

La créativité conceptuelle permet l'invention par le signifiant d'objets poétiques tout en faisant proliférer la productivité lexicale, aussi arrive-t-on à un lexique potentiellement infini pour des raisons diamétralement opposées à celles qui motive l'inflation lexicale chez Funes :

> *Hay poemas famosos compuestos de una sola enorme palabra. Esta palabra integra un objeto poético creado por el autor. El hecho de que nadie crea en la realidad de los sustantivos hace, paradójicamente, que sea interminable su número.*

Dans d'autres contes, et hors du contexte idéologique tlönien, ce potentiel de créativité qui fascine tant Borges, se manifeste par des expressions tératologiques pour un regard matérialiste : « El libro de arena » ; « tejer una cuerda de arena », « amonedar el viento sin cara » (*Las Ruinas Circulares*); « Inútil observar que el mejor volumen de los muchos hexágonos que administro se titula «Trueno peinado», y otro «El calambre de yeso» (*La Biblioteca de Babel*). On remarque un intérêt pour ces objets et processus continus (sable, vent, plâtre) qui défient segmentation et classement (livre, corde, crampe).

Dans les langues de Tlön, derrière la morphologie fantaisiste des exemples inventés, se cachent plusieurs éléments : d'une part, une inspiration typologique bien informée, puisque les structures décrites s'apparentent véritablement à ce que l'on trouve dans des langues hautement agglutinantes telles que l'inuktitut (eskimo) et le guarani ou le basque, dont on a écrit à divers reprises que l'agglutination permet l'agencement d'éléments formateurs qui guident très précisément l'interprétation en tant que synthèse du sens, si bien qu'un analyse peut envisager leur morphosyntaxe comme un genre de scanner à haute résolution. Par exemple, dans

> *«Surgió la luna sobre el río» se dice «hlör u fang axaxaxas mlö» o sea en su orden: «hacia arriba (*upward*) detrás duradero-fluir luneció». (Xul Solar traduce con brevedad: «upa tras perfluyue lunó». «*Upward, behind the onstreaming, it mooned.*»)*

il est clair que la mise en durée est obtenue par la replication syllabique dans axaxaxas et que la fluidité est liée à la combinaison bilabiale nasale + liquide dans mlö, exactement, une fois encore, comme dans Mlch (Le rapport de Brodie) et les mots signifiant « lait » (milk, ruse malako etc) avec parcours phonatoire coïncidant avec la déglution. Cet exemple fait précisément écho au lexique de la langue des Yahoos du rapport de Brodie mentionné à titre heuristique en introduction : ce lexique évoque articulatoirement les kinèmes entrant dans la constitution de notions dont la lexicalisation catégorisante n'est pas opérée par un mot en tant qu'unité, mais déléguée au contexte (ce qui revient à ancrer la vie psychique du Yahoo dans la sensorialité constituante de la perçaction sans aboutir aux distinctions catégorisantes au niveau formel – ils ne distinguent que leurs propres accès sensoriels) ; à cette différence près, Borges met en action une submorphémie constituante, reliant les motricités verbales et non verbales,

et fait émerger le fait idéel – représentationnel de l'activité corporelle et sa semiosis réflexive, interactive et normative, avec dans Tlön le déni de réalité derrière la réelité résultante. Cette submorphémie déroute parfois la critique, par exemple Standish (1995) prête aux Yahoos « un haut niveau d'abstraction » alors que c'est l'inverse qui se passe, les Yahoos se tiennent en deça des catégorisations idéelles tlöniennes et en-deça même du perceptualisme de Funes, qui malgré tout parvient à lexicaliser complètement les impressions immédiates.

Langues et languaging

On a évoqué certaines conceptions et créations borgésiennes relatives aux langues en tant qu'appareils de conceptualisation, pensés de manière plus ou moins incarnée selon les cas. Cela dit, le regard de Borges ne se limite pas à cela. Une « langue », c'est bien sûr un système descriptif plus ou moins abstrait conçu par un linguiste qui se poste « à l'extérieur » (en troisième personne phénoménologique spectatorielle), mais c'est aussi et avant tout une éthologie, un système comportemental incarné et interactif réalisé par un sujet cognitif vivant, sentant, parlant, agissant, inscrit dans des situations, partageant avec autrui des expériences intellectuelles, sensorielles, philosophiques, émotionnelles à l'occasion de l'activation de l'organon. Cette double perspective, Borges lui-même la souligne dans un poème, Al idioma alemán (El oro de los tigres, 1972) :

Al idioma alemán

Mi destino es la lengua castellana,
El bronce de Francisco de Quevedo,
Pero en la lenta noche caminada,
Me exaltan otras músicas más íntimas.
Alguna me fue dada por la sangre-
Oh voz de Shakespeare y de la Escritura-,
Otras por el azar, que es dadivoso,
Pero a ti, dulce lengua de Alemania,
Te he elegido y buscado, solitario.
A través de vigilias y gramáticas,
De la jungla de las declinaciones,
Del diccionario, que no acierta nunca
Con el matiz preciso, fui acercándome.
Mis noches están llenas de Virgilio,
Dije una vez; también pude haber dicho
de Hölderlin y de Angelus Silesius.
Heine me dio sus altos ruiseñores;
Goethe, la suerte de un amor tardío,
A la vez indulgente y mercenario;
Keller, la rosa que una mano deja
En la mano de un muerto que la amaba
Y que nunca sabrá si es blanca o roja.
Tú, lengua de Alemania, eres tu obra
Capital: el amor entrelazado
de las voces compuestas, las vocales
Abiertas, los sonidos que permiten
El estudioso hexámetro del griego
Y tu rumor de selvas y de noches.
Te tuve alguna vez. Hoy, en la linde
De los años cansados, te diviso
Lejana como el álgebra y la luna.

Dans le titre, le mot *idioma* désigne la langue « de l'extérieur », en tant qu'unité oppositive et distinctive qui la différencie catégoriellement d'autres langues comme l'anglais ou le français, et s'investit donc d'une valeur au sens saussuruen et structuraliste du terme, la valeur étant in fine la projection abstraite de la notion phénoménologique de distinction (par un agent vivant)

au sein d'un système (construit par un linguiste). Mais dans le poème, le mot *idioma* disparaît au profit de *lengua*, terme qui, tant par sa valeur différentielle (le contraste avec idioma) que par sa structure articulatoire et submorphémique propre et son évocation notionnelle de l'organe actif du languaging (la langue), va dénoter la langue en tant que vécu et expérience jouant un rôle dans la constitution même du sujet parlant tout autant que dans la « représentation » qu'il se fait de la langue en question. Dans ce poème, Borges évoque les impressions sensibles, émotionnelles et émotionnelles laissées par l'expérience de la germanophonie dans les contextes qu'il affectionne, la lecture des grands auteurs (Hadis 2011) : parler allemand évoqie par rémniscence à la fois les tetes dont les mots sont extraits et la situation des actes de lectures, dans un esprit typiquement proustien, les mots étant de puissantes madeleines (plus exactement de puissantes manducations se dispensant de la madeleine).

Ainsi, Borges parlant allemand fait advenir à travers son corps médiateur des étincelles de parole d'auteurs affectionnés, exactement comme dans certaines sociétés traditionnelles le port du masque rituel permet à la fois de donner la parole à l'esprit représenté par le masque et, inversement, voir le monde par les yeux du masque-esprit pour celui qui le porte ; ou encore comment, dans la langue sacrée des Dogons, la conjugaison du verbe spécifie par des modes grammaticaux morphologiques l'identité de l'esprit qui inspire et inspire l'acte de parole au sujet parlant apparent, qui ne se conçoit pas comme agent autonome ni support d'idée ni source de message, mais comme passeur et médiateur, lieu de passage obligé des voix des esprits. Or Borges est plurilingue et il « s'habite » des divers esprits qu'elles représentent : il n'apprécie guère le français (Cámpora 2015), en partie parce que son instituteur parisien prononçait son nom « Borge » (à la française), mutilation identitaire insupportable ; il chérit l'anglais, « la langue absente » (Rippa 2008) ; et le castillan est le phylum de transmission nécessaire et obligé, contraignant, inévitable. Les langues sont profondément ambigues : contraignantes (elle imposent une procédure de réelisation du monde à laquelle on ne peut échapper), aliénantes (elles font intérioriser un historique dialogique pas nécessairement désirable), belliqueuses entre elles (Borges voit dans les langues des uniformes représentant les nations et armées en conflit pendant la guerre : Camenen 2014)[4], et donc psychologiquement clivantes (la convergence intrasubjective des langues comme systèmes contraignants et traditions aliénantes compromet la subjectivisation du corps propre et parlant apparent).

---

[4] Trois extraits de Camenen 2014 condensent le propos :
« Nuestra hipótesis es que la experiencia plurilingüística de Borges durante la guerra es una de las fuentes de su inconformidad con los presupuestos lingüísticos (una lengua unificada, expresión "natural" de la nación) y ontológicos (un sujeto fuerte y unificado, base y analogía de la nación) del nacionalismo, inconformidad expresada en los fervorosos ensayos de los años 20 (Inquisiciones, El tamaño de mi esperanza, El idioma de los argentinos). Si no existe un "yo de conjunto", el yo horadado por una ilusión o una nadería es entonces un ser fundamentalmente abierto, un "hueco" donde "se aloja el otro, los otros" (Panesi, 2007 : 168), un "yo interiormente habitado por otras voces" (Panesi, 2007 : 168), y, añadimos, otras lenguas. » (…)
« Pero este encuentro con el otro no es en absoluto pacífico. En efecto, lo que llama la atención en el relato de Borges es la modalidad de esta apertura lingüística engendrada por la guerra : nada de encuentro armonioso y ecuménico con un otro sublimado. El encuentro es en realidad un choque. Los humores del joven aprendiz subrayan la experiencia de la materialidad de la lengua, cuya textura se resiste (las sonoridades incómodas del francés, lenguaje "feo") o, al contrario, se ofrece al disfrute (la facilidad del aprendizaje del alemán). En este enfrentamiento el yo debe negociar su lugar, bajo la forma de un constante ajuste entre el aquí y el allá, en un entre-dos a menudo incómodo. Sólo después la contienda se traslada a un nivel imaginario, donde se dibuja una guerra de trincheras lingüísticas en la cual el idioma ostenta su "función belicosa" (Steiner, 1998 : 69). » (…)
« El inglés, el francés o el alemán no son excursiones accidentales en el camino hacia el español. Quizás, en esta verdadera pugna de lenguas a través de la cual buscó forjarse su propio idioma, el español le haya vencido, imponiéndose con la eficacia estética que no podían proporcionarle su manejo del inglés, del francés o del alemán. Sin embargo, todos son componentes, antagónicos y belicosos, de la lengua de Borges, heredados de la práctica temprana de la traducción y de la escritura en otros idiomas. »

Entre Borges, le langage et les langues, ce n'est pas qu'une histoire d'amour, aussi adopte-t-il des stratégies de défense parfois surprenantes : il s'invente une version personnelle de « l'arbitraire du signe » (Sofia 2008) et décrète que les lexiques sont « igualmente inexpresivos », et il est vrai que l'expressivité des lexiques Tlönien ou yahoo survient précisément dans des langues inventées ou imaginaires, lesquelles ne reflètent absolument pas l'idée que Borges se fait du langage ordinaire, et qui au contraire viennent la compenser et la sublimer, comme pour remédier à un traumatisme : en inventant ces langues, Borges pa/enserait-il des blessures cachées ? La démarche rappelle en divers points celle de Vassily Alexakis dans les *Mots étrangers* (qui *me* sont étrangers), sur l'apprentissage volontaire d'une langue exotique (le sango, des pêcheurs du fleuve Oubangui) dans le contexte de la remédiation d'un mal-être intérieur lié au conflit opposant le français et le grec (et les personnes à travers lesquelles ces langues ont été vécues), apprentissage initiatique qui fait naître en le personnage une nouvelle personnalité liée à l'intériorisation de l'esprit de la langue venue de l'extérieur, comme d'un personnage autonome et incarné, sorte d'animisme linguistique. Ladmiral nomme ce processus « inverbation » (Ladmiral et Lipiansky 1983), lequel se réalise par un clivage interprétatif, psychologique et culturel dans les textes plurilingues, l'interlinguisme (Suchet 2014) et aussi par le translanguaging (Aden 2016, Eschenauer 2018) pour l'apprenant de langues étrangères confronté à l'expérience de participer à des languagings spécifiques par inverbations variées et clivantes (Bottineau 2013, 2016, 2017). A sa façon, Borges nous parle d'une inverbation multiple et problématique, et de sa remédiation par la créativité poétique (le langage comme créativité esthétique reprenant la philosophie de Benedetto Croce, son intérêt pour les singularités et son rejet des régularités intéressant le positivisme et, par analogie, le langage classificateur). Face au langage et aux langues, Borges se défend tout en déclarant son impuissance :

> *Suponemos que el lenguaje corresponde a la realidad, a esta cosa tan misteriosa que llamamos realidad. A decir verdad el lenguaje es otra cosa, es un "hecho estético". (...)*
>
> *Al hombre sólo le fue dado el lenguaje, esa mentira y la absoluta nadería de esas anchurosas palabras, de nada sirven para acercar al hombre a lo que en verdad le interesa.*

Le langage, peut-être pas, mais les langues, dès lors qu'elles sont pratiquées et vécues, oui. On comprend que Borges pense le langage du point de vue intellectuel, désincarné, non spécifié par une langue, non réalisé par une éthologie particulière, et donc, non incorporable par l'inverbation : ce langage pensé comme idée virtuelle, schématique et fictive, mais non vécu, ne fait pas sens de deux manières, il ne nous apprend rien sur le monde en général (*la absoluta nadería de esas anchurosas palabras*, il ne mâche pas ses mots) ni sur l'humain en particulier (*de nada sirven para acercar al hombre a lo que en verdad le interesa*). Ainsi conçu, ce « langage » ne joue pas son rôle de différenciateur relationnel phénoménogénique, ce principe actif de distinction et de constitution du sujet (l'humain vivant, cognitif, agissant) et de l'objet (le langage en tant qu'énactat) qui donne accès à la connaissance corrélative de l'autre (l'objet) et de soi-même (en tant que sujet métacognitif, extrait de la distinction et remis en relation). C'est ce vide que comble la notion maturanienne de lenguajear / languaging, pensée comme processus éthologique intégré propre au vivant (la communication) éventuellement humain (la « parlance », Bottineau 2017) d'où se distingue et s'extraient le sujet en tant que parleur et la parole en tant que réalisation par le sujet d'une compétence répliquant une dynamique collective ambiante qui le transcende et où il s'inscrit comme participant et contributeur momentané. Ce languaging éthologique, c'est lui qui se manifeste dans la « langue » des yahoos : on est à peine au-delà de la communication animale et l'orée du langage humain (du moins selon la restitution qu'en donne le prêtre avec la fiabilité qu'on lui connaît[5]), pas de voyelles, pas de lexique à

[5] Ce problème concerne de manière générale les premières grammaires des langues « exotiques », rédigées par des missionnaires imprégnés de culture hellénique, latine et biblique, biaisées à la fois par les représentations et repères

proprement parler, un signifiant émergeant correspondant au niveau submorphémique des langues proprement anthropiques, un signifié émergent sous la forme des impressions entrant dans la constitution des notions sans les stabiliser sous la forme de catégories comples robustes (les notions). Cette relation entre proto-signifiant et proto-signifié illustre le principe de constitution même de la dyade modélisée par Poirier 2019 et se place également sur le terrain des hypothèses sur l'origine du langage de Derek Bickerton sur la co-évoution langage-espèce (l'étude à travers les créoles de l'évolution des rapports entre formes signifiantes et représentations symboliques), Steven Pinker (évolutionnisme psychologique, dans une perspective computationnelle ; cf « l'abstraction » de la langue des yahoo), Terrence Deacon (cognition évolutionnaire en neuro-anthropologie).

Donc, Borges parle du langage, qu'il décrie, mais il imagine parfois le languaging, qui l'intrigue. De même, il distingue *idiomas*, en tant qu'observateur et spectateur (cf. *El idioma analítico de John Wilkins* et *El idioma de los Argentinos*), de *lenguas*, en tant que praticien (pour une description complète de la relation entre (i) les commentaires de Borges observateur d'usages dialectaux et (ii) l'écriture borgésienne dans son rapport à ces usages, cf. Barrenechea 1953). Evidemment, Borges n'est pas linguiste, il ne se fixe pas pour objectif de catégoriser, décrire et définir, aussi ne trouvera-t-on pas de commentaire explicite de cette distribution, qui se manifeste de manière émergente sur l'ensemble des écrits. Elle est toutefois conforme à l'usage en espagnol. La différence entre *lengua* et *idioma* est âprement débattue dans les dictionnaires et sur les forums, qui se perdent en considérations contradictoires, sauf sur un point : *idioma* est pensé de l'extérieur par un observateur qui scrute, analyse, différencie ; *idioma* porte un regard analytique sur les langues du monde ou les variations dialectales des parlers au sein d'une langue (ce que fait abondamment Borges avec les parlers argentins). *Lengua* aussi a cet effet distinctif, mais en adoptant par empathie le point de vue des acteurs engagés, à la fois dans la dimension individuelle (l'incarnation) et relationnelle (l'interaction). En langue espagnole juridique, la « langue officielle » est *idioma oficial* au niveau de l'état prescripteur, mais *lengua oficial* au niveau des provinces qui prescrivent l'usage communautaire local. En français, c'est l'inverse : à la révolution, avec le *Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser la langue française Le 16 prairial an II* (4 juin 1794) de l'Abbé Grégoire, le terme *langue* est réservé à ce code éclairé par l'Encyclopédie que nous, révolutionnaires rationnalistes, utilisons et imposons aux populations superstitieuses et attardées de manière à éradiquer ce que nous dinstinguons de l'extérieurs et nommons idiomes et patois : pour des raisons historiques, la langue française s'est approprié le mot *langue*, nostra lingua, notre languaging de référence, comme uniforme linguistique et symbole d'unification nationale ; la distribution des termes en système lexical doit beaucoup à l'usage en contexte et en histoire politique culturelle puisque justement on parle d'un système de languaging, c'est-à-dire de langue comme système éthologique matérialisé par des unités d'action profilées, les mots. En espagnol, sans Abbé Grégoire, ce revirement n'a pas eu lieu, aussi le couple *lengua* / *idioma* se distingue-t-il seulement par la pression lexicale (la langue en tant qu'organane) et submorphémique (*lengua* = l-g, de *logos* et *gloss-* / *glott*, + g-n/n-g, de *gnathos* « mâchoire » ; *idioma* : particularité (d'une racine liée à la distinction et l'appropriation, avec une refonte morphosémantique et submorphémique complexe qu'on n'aborde pas ici). On fait ici allusion à la sémiogenèse de Philps (2008) en lexicologie évolutionnaire, qui montre comment des marqueurs sublexicaux commencent, dans les langues les plus anciennes, à désigner réflexivement l'activité phonatoire par lesquels la phonation orale humaine les produit (gn- de gnathos), dont on tire un invariant schémique (la notion d'articulation) qui va, avec le changement linguistique, se retrouver analogiquement dans des

---

initiaux et par les intentions, l'accès à la communication en vue de convertir les populations païennes. *Le rapport de Brodie* porte un regard amusé sur cette rencontre.

mots désignant des notions munies de ce trait, des plus concrètes (organes : *knee*, *genou* ; animaux : *canis*, *grenouille*, *canard* : objets : *canif*, *knigu* « livre » (russe); abstraction : *gnose*, *knowledge*, *kennen* et *können*, *connaissance*, avec divers processus d'érosion et restauration submorphémique par recomposition. De même, gl (forme et texture de la langue) va se retrouver dans oculus (l'organe), le radical **glak* (*gàla*, *lac(tis)* « lait », celui de l'allaitement toujours), et de manière générale toute sphère brillante (*globe*) émettrice de signal (l'œil comme fenêtre de l'âme). Le couple lg/ng dans *lingua* couvre ainsi l'ensemble du spectre partant de l'auto-désignation articulatoire à la conceptualisation dérivée analogiquement par « transfert inter-domaine dans le paradigme cognitiviste (Lakoff et Johnson 2003: 252-254) : le mot condense l'ensemble de son propre parcours sémiogénétique et évoque la manducation dans sa capacité à émettre un signal sémiotisable et interprétable. C'est le principe même de la production du sens par le sens, la connaissance par l'action et en action, l'énaction. C'est exactement ce que capture Borges en transitant de l'idioma à la lengua dans le poème : il passe de l'évocation de l'observation à celle de l'expérience en action. Cette évocation est transférée en français à la langue nationale (cf. la grammaire nationale selon Damourette et Pichon, Muni Toke 2013) et extirpé des parlers minorisés, par une forme d'aliénation sémantique caractéristique du « colonialisme linguistique » de Calvet (1978), que l'hispanophonie connaît sous d'autres formes, mais pas avec ce mot lengua. On ne comprend donc pas les enjeux du contraste *idioma* / *lengua* en espagnol en général et chez Borges en particulier si on ne différencie pas les parcours respectifs des systèmes lexicaux espagnol et français en tant que réalisation par la structure de systèmes de languaging divergents (vicariants dans la perspective évolutionnaire de Berthoz 2013). Ce clivage des phénoménologies en troisième personne (spectatorielle) et première personne (actorielle) est illustré par les titres mêmes des études de Barchiesi (2007) « El idioma de Borges » et Hadis 2011 « los idiomas de Borges » ; *idiomas* du point de vue des auteurs en tant qu'observateur et analystes des singularités de Borges, mais *lenguas* du point de vue du Borges qui les vit, comme en témoigne sans ambiguïté le propos même des articles (l'expérience vocale comme intrinsèquement porteuse de sens et de construction identitaire individuelle et collective chez Barchiesi, avec référence au « Moi-peau » du psychanalyste Didier Anzieu).

Poétique du signifiant graphique

On a jusqu'ici évoqué la question du languaging dans sa dimension éthologie immédiate : l'oralité fait coïncider la production du signal avec la co-activité des corps dans l'interaction, le dialogue, ce qui en principe fait coïncider les sources apparentes, les actions apparentes et le sens émergent dans un même espace-temps. Cette vision matérialiste typiquement « occidentale » est simpliste, on a mentionné la conception du corps parlant médiateur (porte-parole d'une source spirituelle extérieure) et donc de l'énonciation médiative (au sens que donne Guentscheva 1996 à ce terme pour son introduction dans la modélisation grammaticale et discursive). Or l'écrit n'est pas que la transduction du signal acoustique en trace optique, il implique l'occultation de la source (l'écrit ne dit pas qui a écrit), de l'acte (l'écrit diversement évoquer, occulter ou falsifier l'acte de graphie selon ses modalités : calligraphie, typographie ; support matériel de marbre ou papyrus, support virtuel : écran d'ordinateur ou de projection) et du sens même (le sens n'est pas dans la trace mais dans l'expérience qu'en a le lecteur lisant, indépendamment du « sens » prêté à la rédaction par le grapheur, d'où les poétiques distinctives de l'écriture et de la lecture). Cet éclatement en réseau complexe problématise l'attribution d'un sens intrinsèque à la trace par son créateur et observateur selon la position adoptée dans le réseau et met en question le statut cognitif de l'interface au sein d'un paradigme à la fois incarné, interactif et distribué, où se joue également le principe de non-localisation (Cowley 2007), constitutif d'évolution en psychologie sociale (la raison graphique de Goody 1978) et de clivage psychologique et phénoménologique chez le

sujet (Lavelle 1942/2005). C'est cette ensemble typiquement labyrinthique qui retient l'attention de Borges et constitue un motif et un terrain d'expérimentation.

La Biblioteca de Babel

Ce récit relève d'une poétique autopoïétique par excellence, typique de Borges : le règle met en place une « règle initiale », ou un système de règle, qui va ensuite tourner de manière autonome de manière à générer expérimentalement un univers émergent dérivé de ses règles internes, à la manière des fractales. Dans Tlön, le motif est le vis-à-vis des miroirs (un miroir et une encyclopédie comme miroir d'un monde) comme détonateur de l'immatérialisme berkeleysien et de l'omnipotence de la créativité de la parole en acte ; Rippa (2008) relie la figure de la dualité chez Borges au rapport qu'structurant qu'il entretient avec l'anglais à travers la relation à son père, transposée en organisation de la relation espace géographique / langues parlées dans Evaristo Carriego. Dans *La escritura del Dios*, la langue comme contrainte arbitraire « fasciste » (terme de Barthes) symbolisée par la cellule de la prison (Lambert-Marzloff 2002), et la parole incantatoire comme créatrice de monde dans une langue avec adéquation parfaite entre signe et mot (le rêve de John Wilkins). *Pierre Ménard* se concentre sur l'interfaçage du texte avec les actes d'écriture et de lecture dans leurs contextes respectifs (chacun se pensant spéculairement dans les termes de l'autre) et dépuille le texte de son autonomie morphosémantique. Dans Babel, le motif est :

– Une règle de composition graphique : arbitrairement, chaque livre contient un nombre déterminé de pages, de lignes par page et de caractères par ligne ;

– Une règle de réminiscence ontologique : chaque livre est hébergé sur une étagère dans une pièce de bibliothèque, avec des toilettes attenantes (ce qui est conforme à l'univers du lecteur hors bibliothèque) ;

– Une règle de calcul : chaque pièce ainsi constituée (cellule, couloir, toilettes) et démultipliée par le nombre nécessaire pour aboutir à la Bibliothèque de Babel, ce qui donne une ruche dépassant l'entendement humain, un universintégral ;

– Une règle de circulation interne : chaque cellule communique visuellement l'axe vertical par un puits d'où se voient les étages supérieurs et inférieurs à l'infini (et où l'on jette le cadavres, qui se dissiperont en chute libre), et toutes les cellules communiquent entre elles horizontalement par des couloirs et verticalement par des escaliers ;

– Une règle de peuplement : une population occupe les lieux et n'a d'autre occupation que lire les textes et tenter de les déchiffrer.

Le récit exclut donc tout ce que la génération de la bibliothèque ne prévoit pas (paysages naturels, alimentation humaine etc.), et par cette réduction phénoménogénétique, il se concentre sur la simulation de l'expérience de ces humains rêvés par Borges dans un monde rêvé par Borges et en tant que système clos, sans extériorité, strictement auto-réplicatif et auto-référentiel dans sa facture même : les livres sont « la escritura del dios » et les humains, autant de Tzinacán qui ne se comprennent jamais comme rêves au sein d'un monde rêvé par un créateur. Cette duplicité radicalise à l'extrême la problématique de la rencontre avec l'écriture à laquelle on ne peut attribuer ni source, ni sens de manière déterminée, mais qui peut faire écho par composition sérieuse ou fantaisiste à des éléments d'ontologie « divine » extérieure à la bibliothèque, le monde « réel » partagé par le lecteur et le Borges imaginé par le lecteur (un dialecto samoyedo-lituano del guaraní) ; à la parole-écriture créatrice de monde énacté (*Escritura, Tlön*) s'oppose ici l'écrit sans écriture, créée par l'autopoïèse de l'imagination de la bibliothèque générée par règles internes dansl'imaginarium borgésien. C'est avant tout un exercice de pensée et de création esthétique : on lance la machine, on crée un monde, on y place des humains, on simule ce qu'ils peuvent faire pour en comprendre les règles et, malgré tout,

apprendre, évoluer, faire histoire, s'autonomiser, se réapproprier les textes, comprendre le principe mathématique, imaginer que des textes contiennent l'histoire de leur propre vie et ses variations fallacieuses (les « Vindicaciones »), former des communautés sectaires proposant une politique (brûler les livres…).

Il faut souligner l'ironie du titre : la tour de Babel, c'est justement la logique inverse, le languaging unique et la langue produite par l'humanité, qui se fédère sur un projet fédérateur omnipotent, la tour (la civilisation) comme auto-création de puissance divine, que dieu interromp non pas en foudroyant la tour (comme Sodome et Gomorrhe), mais en disloquant le languaging, fraglentant les langues, dispersant les populations (désormais rivales) et mettant fin au « great design » que le languaging catalysait chez l'humain solidarisé en armée du progrès. On peut imaginer que ce récit mythique a été conçu comme une parabole rédigée par un individu effrayé de la puissance que donnait le languaging à qui le domine (sacerdotes, pharaons) en organisant une société hiérarchiquement (religion, politique, armée) capable de projets potentiellement universels (temples, villes, agriculture), aussi la tour est-elle la projection ultime d'un languaging arrivant à son terme (ce qui sonne pour un avertissement pour l'anthropocène et la perspective de rupture biosphérique selon le « catastrophisme scientifique). Par rapport à cela, la bibliothèque de Babel est comme le musée d'un languaging universel dont l'activité interactive et créatrice est transduite sous la forme de traces décontextualisées de l'activité, de la vie, et de toute forme de créativité : *verba volant, scripta manent*, mais ici les écrits imparlés restent seuls, et les humains avec. .

*

* *

Borges dénonçait l'abstraction du langage qu'il considérait comme un obstacle pour la création poétique, contre lequel il luttait en jouant sur le caractère mimétique du langage (Castellanos 2012). En fait, on peut aller plus loin en posant que sa sensibilité à la réelité en tant que construit de la perçaction lui a permis de se sensibiliser à l'abstraction « industrielle » du langage comme « système de citations » et de classification abstraite, inesthétique au sens de Croce, positiviste, voire arbitraire, et de s'affranchir de cette limitation à la fois par un travail poétique rédactionnel (que l'on a peu abordé ici), un attrait pour les singularités, une écoute des langues constituantes de son identité (l'espagnol, l'anglais, le français, l'allemand), une écoute des langues profondément ancrées dans l'espace et les communautés (*Evaristo Carriego*), une expérimentation lexicologique centrée sur l'idiosyncratie individuelle (*Funes*) ou collective (les idéalistes inventeurs de *Tlön*), quitte à cultiver le sens à partir de l'expérience empirique incarnée avec sa submorphémie (*Tlön*), voire à tester une submorphémie radicale (les Mlch). En somme, Borges avait ressenti, pensé et convoqué la submorphémie dans sa démarche de renversement de l'obstacle du langage en tant que formalisme conceptuellement restreignant et contraignant et en tant qu'ensemble de suymboles dialogiques empruntés à un phylum anonyme. Il avait énacté des éléments formateurs incarnés qu'il opérationnalisait en vecteurs énactifs pour son propre compte, explorant de manière diffuse le projet d'une poétique du signifiant submorphémique.

En d'autres termes, Borges explore le relativisme linguistique radical (Bacon, Saussure, Sapir et Whorf : cf. Ribas Casayasas 1998), et se le réapproprie sous la forme d'un relationnisme radical, où la relation est prise en charge par un agent médiateur, le languaging, analysé, imaginé, et activé. Le protolexique des Mlch en est l'amorçage, avec une portée certaine pour les travaux sur la submorphémie dans sa dimension énactive, et une abstraction initiale liée au perceptualisme antérieur à la catégorisation. Le lexique de Funes en est la poursuite, avec l'accès direct à la classe à partir de l'impression ; le lexique tlönien,

l'aboutissement ultime, avec un principe d'auto-classification bouclée, ancrée dans les processus signifiant et libéée de l'emprise de l'empirie sensible : un système autopoïétique *imaginaire* qui, par sa capacité à générer sa totalité par la dynamique de ses composantes, échappe à l'aporie énoncée par Ribas Casayas, l'impossibilité d'un « étrange idéalisme tlönien » non fondé sur la sensation, pur exercice de pensée émergeant d'une poétique du signifiant : un méta-idéalisme réflexif, clôturé par le languaging ; une dystopie illustrant ce qui arrivait à l'humain s'il se sentait perçacter et « penser » et s'échappait réflexivement de son corps qu'il regarde derrière lui avec incrédulité, amusement et consternation, tel les évadés de la Matrice dans le film Matrix. Au fond, chez Borges malvoyant et surpensant, l'essentiel est dans le tâtonnement discursif des parois du languaging utérin (Tomatis 1963, 1991, 1993 sur le rôle de la voix parlante dans la construction du sujet) et de l'exploration d'un monde matriciel « réel » prometteur d'un au-delà accssible ou engendrable dès lors que l'on s'empare de son vecteur créatif, le languaging.

Bibliographie

Aden Joëlle, 2016, « Langues et langage dans un paradigme enactif », *Recherches en didactique des langues et des cultures* [En ligne], 14-1 | 2017, mis en ligne le 19 décembre 2016, consulté le 09 février 2020. URL : http://journals.openedition.org/rdlc/1085 ; DOI : https://doi.org/10.4000/rdlc.1085

Almeida Ivan, 1997, "L'illustre incertitude. Borges, Wittgenstein et l'énonciation philosophique". Variaciones Borges. [University of Aarhus, Denmark]. (No. 3, 1997). Ampuero, Fernando. "The House of Shame". Review: Latin American Literature and Arts. https://www.borges.pitt.edu/sites/default/files/0308.pdf

Báez, Fernando, 2001, "Mauthner en Borges", Espéculo: Revista de Estudios Literarios, 19, 2001. http://www.ucm.es/info/especulo/numero19/borg_mau.html

Barchiesi María Amalia, 2007, « El idioma de Borges », *ITINERARIOS*, Vol. 5/2007, 89-100.

Barrenechea Ana María, 1953, "Borges y el lenguaje", *Nueva Revista de Filología Hispánica,Año 7, No. 3/4, Homenaje a Amado Alonso: Tomo Segundo (Jul. - Dec., 1953)*, El Colegio de Mexico, pp. 551-569.

Berthoz Alain, 2009, *La simplexité*, Paris, Odile Jacob.

——————, 2013, *La vicariance, le cerveau créateur de mondes*, Paris, Odile Jacob.

Bottineau Didier, 2008, « The submorphemic conjecture in English: Towards a distributed model of the cognitive dynamics of submorphemes », Lexis 2, Toulouse.

——————, 2010, « Language and enaction », J. Stewart, O. Gapenne, E. Di Paolo (eds), Enaction: toward a new paradigm for cognitive science, MIT, 267-306.

——————, 2013, « Pour une approche enactive de la parole dans les langues », Langages, 192, 4/2013 (décembre), Le vécu corporel dans la pratique d'une langue, G. Louÿs & D. Leeman (dir.), 11-27.

——————, 2016, « Le languaging (langagement) et l'incorporation de la culture par la langue », Eva Höhn et Peter Poliak (eds.), Cudzie jazyky a kultúry v teórii a praxi, Filozofická fakulta Univerzity Mateja Bela v Banskej Bystrici / Foreign Languages and Cultures in Theory and Practice, Faculty of Arts, Matej Bel University in Banská Bystrica, 197-222.

——————, 2017, « Que nous arrive-t-il quand nous parlons ? Parole, enaction, malentendu », A. Bourgain et G. Fabre (éds.), Le malentendu: une question de linguistique et de psychanalyse. Limoges: Lambert-Lucas, 11-30.

Bottineau, D. & Grégoire, M., 2017, « Le langage humain, les langues et la parole du point de vue du languaging et de l'énaction », D. Bottineau & M. Grégoire (éds.), Langage et énaction : corporéité, environnements, expériences, apprentissages, Intellectica 68, 7-15.

Camenen Gersende, 2014, « Las armas y las lenguas. Borges y la Gran Guerra », *Cuadernos LIRICO* [En línea], 11 | 2014, Publicado el 01 diciembre 2014, consultado el 08 febrero 2020. URL : http://journals.openedition.org/lirico/1788 ; DOI : https://doi.org/10.4000/lirico.1788

Cámpora Magdalena (2015), « Borges y el idioma de los franceses », *Cuadernos LIRICO* [En línea], 12 | 2015, Publicado el 23 enero 2015, consultado el 21 noviembre 2019. URL : http://journals.openedition.org/lirico/2002 ; DOI : 10.4000/lirico.2002

Castellanos Pablo, 2012, « La emoción ante las palabras: teoría de Borges sobre el lenguaje poético », *Literatura: teoría, historia, crítica*, vol. 14, núm. 2, julio-diciembre, 313-65.

Cowley Stephen, 2007, « Cognitive dynamics and distributed language ». *Language Science* 29 (5), 575-583.

Cordero Sergio, 1990, « Filosofía y Lingüística en los cuentos fantásticos de Jorge Luis Borges », *La Palabra y el Hombre, abril-junio 1990*, 74, 189-194. https://cdigital.uv.mx/bitstream/handle/123456789/3661/199074P189.pdf?sequence=1&isAllowed=y

Dapía Silvia, 1999, « De la filosofía a la crítica del lenguaje : Fritz Mauthner y Jorge Luis Borges », *Jorge Luis Borges : pensamiento y saber en el siglo XX*, Madrid : Iberoamericana ; Frankfurt am Main : Vervuert, 165-177.

Depaz Toledo Zenón, 2000, « Los signos en el laberinto: Ontología y lenguaje en la poética de Jorge Luis Borges », *Lienzo : Revista de la Universidad de Lima*, 21, 37-71.

Echavarría Ferrari Arturo, 1980a, “Historia del guerrero y de la cautiva" de Borges : tentativa de codificación de un lenguaje "americano"” En: Actas del Sexto Congreso Internacional de Hispanistas. 1980, 222-224. http://cvc.cervantes.es/obref/aih/pdf/06/aih_06_1_056.pdf

——————, 1980b, « Borges y Fritz Mauthner: una filosofía del lenguaje », in *AIH. Actas VII*, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes (2016), http://cvc.cervantes.es/obref/aih/pdf/07/aih_07_1_039.pdf

Eschenauer Sandrine, 2018, « Translanguaging and Empathy: effects of performative approach to language learning ». In The Arts in Language Teaching. International Perspectives: Performative – Aesthetic – Transversal. , 8:231 60. Europa lernen. Perspektiven für eine Didaktik europäischer Kulturstudien. Berlin, Vienna, Zurich, London: LIT Verlag.

Grégoire M., Barnabé A., Bottineau D. & Maïonchi-Pino N., (éds.), 2017, *Langage et énaction : problématiques, approches linguistiques et interdisciplinaires // Enaction, émergence du langage, production du sens, Signifiances (Signifying)*, [S.l.], v. 1, n. 1, i-iv, nov. 2017. DOI : 10.18145/signifiances.v1i3

Hadis Martín, 2011, « Los idiomas de Borges », *OyeBorges* (blog), 4 de Junio de 2011, https://rednelhuila.wordpress.com/2011/04/22/idiomas-borges/

Herrero Montero Bernal, 1986, “Borges y el lenguaje”, *Filología y Lingüística* XII(2): 7-23.

Lakoff George and Johnson Mark, 2003, *Metaphors we live by*. London: The University of Chicago press.

Lambert Marzloff Martine, 2002, *Les pratiques réflexives de la fiction*, Thèse de doctorat de Lettres soutenue le 01/11/2002, Jean-Yves Debreuille (Dir.), Université Lyon Lumière.

López, R., 2017, « La metáfora especular: ecos del existencialismo schopenhaueriano en “Los espejos” de Jorge Luis Borges. ¿Literatura y Filosofía hoy? ». Logos: Revista de Lingüística, Filosofía y Literatura 27(1), 123-138.

Luna Escudero-Alie, María Elvira, 2002, “Reflexiones sobre los límites del lenguaje en "El espejo y la máscara", de Jorge Luis Borges”, *Espéculo: Revista de Estudios Literarios*, 22. http://www.ucm.es/info/especulo/numero22/espejo.html

Martell Jaime, 2002, « El hombre como signo : Borges, Heidegger, Peirce », *Revista de la Pontificia Universidad Católica de Puerto Rico*, 86, 37-60.

Martínez Alejandro, 2019, *Irrepresentabilidad y subversión en la narrativa de Borges*, Editorial Verbum, Madrid.

Marzloff, Martine, 2004, *Les pratiques réflexives de la fiction* (thèse) ; sous la direction de Jean-Yves Debreuille, Université Lumière (Lyon 2).

Maturana Humberto & Varela Francisco, 1994, *L'arbre de la connaissance. Racines biologiques de la comprehension humaine*, Editions Addison-Wesley France.

Muni Toke Valelia, 2013, *La grammaire nationale selon Damourette et Pichon (1911-1939)*, ENS Éditions, Lyon.

Panesi, Jorge, 2007, "Borges : destinos sudamericanos y destinos de la traducción" en William Rowe, Claudio Canaparo y Annick Louis. Jorge Luis Borges. Intervenciones sobre pensamiento y literatura. Buenos Aires : Paidós, p. 165-175.

Philps Dennis, 2000, « Le sens retrouvé ? De la nomination de certaines parties du corps: le témoignage des marqueurs sub-lexicaux de l'anglais en <CN-> ». *Anglophonia / Sigma*, 8, 207-232.

Poirier Marine, 2019, *Eléments pour une étude de la coalescence en espagnol. Contribution aux fondements d'une linguistique du signifiant énactivisante*. Thèse (Dir. : Fortineau-Brémond Chrystelle), soutenue le samedi 30 novembre 2019, Université de Rennes 2.

Poirier M. & Bottineau D., 2019, « Les submorphémies fantômes. Fausses coupes, liaisons dangereuses et autres réanalyses submorphémiquement motivées en espagnol et en français », C. Fortineau-Brémond, E. Blestel, M. Poirier (éds), Le symbole est-il diabolique ? Duplicité(s) du signe en question, Signifiances (Signifying) 2(1), 171-206. ISSN 2606-0442 DOI : https://doi.org/10.18145/signifiances.v2i1.195

Prieto Fernández Daniel Ramón, 2013, *Metafísica del tiempo en la obra de Jorge Luis Borges*, Tesis doctoral en filología española, Director: Teodosio Fernández Rodriguez, Universidad Autónoma de Madrid.

Ribas Casasayas Alberto, 1998, « Formas alternativas del lenguaje y del pensamiento en "Tlön, Uqbar, Orbis tertius" de Jorge Luis Borges ». *Epos : Revista de filología* 14, 321-337.

Rippa Ester, 2008, « Borges et la Langue absente », Revue *Silène*. Centre de recherches en littérature et poétique comparées de Paris Ouest-Nanterre-La Défense. http://www.revue-silene.comf/index.php?sp=liv&livre_id=114

Simard Mathieu, 2015, « Une critique radicale de « la langue » », *Acta fabula*, vol. 16, n° 1, « La langue française n'est pas la langue française », Janvier 2015, URL : http://www.fabula.org/revue/document9123.php, page consultée le 20 novembre 2019.

Soberón Fabián A., 2006, Nietzsche, Borges y Caeiro. Lenguaje y poesía, Espéculo: *Revista de Estudios Literarios*, 32.

Sofia Estanislao, 2008, « Quelques idées saussuriennes chez Jorge Luis Borges », E-prints/Working paper, lieen initiale : Université de Besançon, lien actuel : Université de Liège, http://hdl.handle.net/2268/140863

Sosa Baccarelli Nicolás, 2011, « Borges y el lenguaje autopoiético », *Correveidile, La voz de Chacras*, Cultura, 24 junio 2011, http://www.correveidile.com.ar/2011/06/24/borges-y-el-lenguaje-autopoietico/

Standish Peter, 1995, « La prisión de la lengua en Borges », *Revista de la Asociación Europea de Profesores de Español*, Año I. Núm. 1. Septiembre 1995, 59-63, https://cvc.cervantes.es/ensenanza/biblioteca_ele/aepe/pdf/revista_01_01_95/revista_01_01_95_08.pdf

Steiner, George, 1998, *Après Babel, une poétique du dire et de la traduction*. Paris : Albin Michel.

Suchet Myriam, 2014, *L'Imaginaire hétérolingue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*, Paris : Classiques Garnier, coll. « Perspectives comparatistes », série « Littérature et mondialisation ».

Talmy Leonard, 2000, Toward a Cognitive Semantics, volumes I and II, MIT Press.

Thon Sonia, 2010, La identidad lingüística argentina a través de Borges y Puig, *ARBOR Ciencia, Pensamiento y Cultura*, CLXXXVI 741 enero - febrero (2010), 119-127.doi: 10.3989/arbor.2010.741n1012

Tomatis Alfred, 1963, *L'oreille et le langage*, Seuils.

——————, 1991), *Nous sommes tous nés polyglottes*, Paris, Fixot.

——————, 1993, *La nuit utérine*, Paris, Stock.

Walde Erna von der, 1985, « Hacia una definición de la teoría literaria de Jorge Luis Borges », *Revista de la Universidad Nacional* (1944 - 1992), 1, 3, 32-35.